
Le transhumanisme comme hérésie

Transhumanism as a heresy.

René Heyer



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/leportique/2867>

DOI : [10.4000/leportique.2867](https://doi.org/10.4000/leportique.2867)

ISSN : 1777-5280

Éditeur

Association "Les Amis du Portique"

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2016

ISSN : 1283-8594

Référence électronique

René Heyer, « Le transhumanisme comme hérésie », *Le Portique* [En ligne], 37-38 | 2016, document 4, mis en ligne le 01 octobre 2017, consulté le 25 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/leportique/2867> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/leportique.2867>


Ce document a été généré automatiquement le 25 mars 2021.

Tous droits réservés

Le transhumanisme comme hérésie

Transhumanism as a heresy.

René Heyer

Homines, mihi crede,
non nascuntur,
sed finguntur. 
ÉRASME, De pueris.

- 1 Contrairement à une vue courante, l'hérésie n'est pas une opinion qui se séparerait de la doctrine reçue comme un élément étranger. Si elle paraît heurter la tradition établie ou communément admise, elle fait d'abord partie des convictions qui supportent celle-ci et dont elle illustre la diversité, avant d'en venir, pour des raisons de circonstances ou de fond, à être accusée d'engendrer la division en leur sein. Le transhumanisme est en ce sens une hérésie de l'humanisme, qu'il préfixe de toutes les manières : trans-, sur-, post-, supra-, hyper-...¹ L'humanisme, en d'autres termes, serait lui-même traversé de courants visant l'homme non pas simplement dans ce qu'il est, mais dans ce qu'il est appelé à devenir : homme à parfaire parce que déjà à faire, homme perfectible parce qu'en un sens inachevé – homme à « augmenter » (*enhancement*), concluront les transhumanistes d'Outre-Atlantique. Là est une première piste, qui mérite d'être explorée au titre de l'arrière-plan du débat, avant qu'on ne s'interroge sur un éventuel point de rupture avec la pensée de l'homme qui interviendrait à l'occasion de quelque provocation ou dérive.

L'homme, « cette œuvre indistinctement imagée »

- 2 Si l'humanisme comme mouvement culturel remonte à la Renaissance, l'emploi et la diffusion du terme même ne sont attestés que depuis la fin du XVIII^e siècle et surtout au XIX^e. Dans le prolongement de la Révolution française, le mot prend d'ailleurs une connotation antireligieuse – sens que partagent les autorités ecclésiastiques de l'époque, promptes à opposer aux « Droits de l'homme » les droits de Dieu. Mais les humanistes historiques évoluent au sein d'une pensée chrétienne dont ils cherchent d'abord à tirer parti plutôt qu'ils ne songent à la contester. Le renaissant Pic de la

Mirandole voit la création comme un ensemble déterminé et finalisé, ne laissant rien en propre pour ce reflet divin qu'est l'être du 6^e jour. Selon le premier chapitre de la Genèse ainsi réinterprété, quelle est la tâche de l'homme ?

[Dieu le Père] prit donc l'homme, cette œuvre indistinctement imagée, et l'ayant placé au milieu du monde, il lui adressa la parole en ces termes : « Si nous ne t'avons donné, Adam, ni une place déterminée, ni un aspect qui te soit propre, ni aucun don particulier, c'est afin que la place, l'aspect, les dons que toi-même aurais souhaités, tu les aies et les possèdes selon ton vœu, à ton idée. Pour les autres, leur nature définie est tenue en bride par des lois que nous avons prescrites : toi, aucune restriction ne te bride, c'est ton propre jugement, auquel je t'ai confié, qui te permettra de définir ta nature. Si je t'ai mis dans le monde en position intermédiaire, c'est pour que de là tu examines plus à ton aise tout ce qui se trouve dans le monde alentour. Si nous ne t'avons fait ni céleste ni terrestre, ni mortel ni immortel, c'est afin que, doté pour ainsi dire du pouvoir arbitral et honorifique de te modeler et de te façonner toi-même, tu te donnes la forme qui aurait eu ta préférence. Tu pourras dégénérer en formes inférieures, qui sont bestiales ; tu pourras, par décision de ton esprit, te régénérer en formes supérieures, qui sont divines »².

- 3 L'homme aura la capacité de définir sa nature, il dégènera ou se régènera. Quoique mis « en position intermédiaire », il échappe en fait à l'échelle hiérarchisée des créatures, n'étant pas soumis, par exemple, aux anges, « tenus en bride » quant à eux dans leur nature, même si celle-ci est immatérielle.
- 4 Quand par la suite l'appellation d'humanistes est accolée aux savants de la Renaissance, ce n'est pourtant pas d'abord en raison de la place privilégiée qu'ils donnent à l'homme. Ces savants sont en effet spécialisés dans les sciences et les arts « humains » qui, dans l'organisation médiévale des études, précédaient la « science divine » – la théologie. Les lettres ainsi enseignées, qui intègrent bientôt le grec et l'hébreu, sont dites *humaniores litterae* ; le comparatif de l'adjectif indique le sens formateur des « humanités » : il s'agit de devenir « plus humain ».
- 5 Le retour de la culture antique va jouer parfois le rôle d'une alternative à la vision du monde chrétienne, alors aux prises avec les courants réformateurs, et favoriser l'émergence d'une certaine critique « libertine ». Conjugaison du nouveau support culturel et éducatif avec la centration idéologique sur l'homme, le matérialisme athée qui s'affirme en divers endroits à la fin du XVI^e siècle. n'est cependant pas l'issue unique ni nécessaire de la promotion de l'homme. Encore une fois, les « saints laïques » en qui les universitaires de la Troisième République se plairont à repeindre les érudits sont pour partie des icônes reconstruites.
- 6 Se modeler et se façonner soi-même, devenir plus humain : retenons ce double impératif des humanistes. Si le premier est moral, le second passe par des apprentissages et des techniques. Est-ce à dire que tout est possible ? Jean-Paul Sartre, au XX^e siècle, soucieux de rattacher à l'humanisme le courant existentialiste, tranchait : « Il n'y a pas de nature humaine, puisqu'il n'y a pas de Dieu pour la concevoir³ ». C'était dire (à l'inverse de Pic de la Mirandole) que seul Dieu garantirait une humanité de type normatif ; c'était en même temps – Dieu étant congédié – proposer la perspective d'un humanisme sans nature humaine.

L'humanisme décroisé

- 7 Ce que Sartre, dans l'effervescence d'un après-guerre, ne fait que suggérer, Michel Foucault va l'affirmer au terme d'une démonstration épistémologique dans *Les Mots et les Choses* (1966) : l'homme serait la figure inventée par une époque – celle inaugurée précisément par les humanistes – et destinée, en tant que telle, à s'effacer après quelques siècles. Gilles Deleuze rattache la position de Foucault à celle de Nietzsche, qu'il prolonge ainsi :

Quand la forme-Homme apparaît, elle ne le fait qu'en comprenant déjà la mort de l'homme, de trois manières au moins. D'une part, où l'homme pourrait-il trouver le garant d'une identité, en l'absence de Dieu ? D'autre part, la forme-Homme ne s'est elle-même constituée que dans les plis de la finitude : elle met la mort dans l'homme [...]. Enfin, les forces de finitude elles-mêmes font que l'homme n'existe qu'à travers la dissémination des plans d'organisation [...].⁴

- 8 Et Deleuze de poser la question qui en découle :

Si les forces dans l'homme ne composent une forme qu'en entrant en rapport avec des forces du dehors, avec quelles nouvelles forces risquent-elles d'entrer en rapport maintenant, et quelle nouvelle forme peut-il en sortir qui ne soit plus Dieu ni l'Homme ? [...] Ce ne serait plus l'élévation à l'infini, ni la finitude, mais un fini-illimité [...].⁵

- 9 Trois champs sont nommés par Deleuze, où se donnerait à envisager ce nouveau composé formel des forces, et l'on aurait ainsi « l'homme chargé des animaux même », « l'homme chargé des roches elles-mêmes, ou de l'inorganique » et « l'homme chargé de l'être du langage »⁶. Sans aller plus avant dans l'examen des « forces » auxquelles notre époque se trouverait confrontée, notons que les champs énumérés correspondent à des critiques adressées de plusieurs côtés et depuis longtemps à l'humanisme pour les restrictions qu'impose sa définition.

- 10 La promotion de l'homme et sa distinction auraient ainsi entraîné l'abaissement de l'animal – l'homme partageant cependant l'animalité – et, par suite, de tout le vivant, réduit à ne servir que de matériau utilisable. La séparation de l'homme par rapport à l'inorganique ne constitue pas moins une barrière qui avait pu paraître infranchissable ; or le silicium, les composants électroniques entrent maintenant en interaction avec les activités humaines dont ils relaient les performances jusqu'à paraître les défier. Quant au langage, outil réputé transparent de la pensée, voici qu'il parle dans l'homme avant même d'être proféré, contredisant ou invalidant le primat affiché des intentions. Ce à quoi Deleuze lecteur de Foucault tenait à se rendre attentif n'est pas le simple développement de sciences emblématiques de notre époque : la linguistique (avec le fameux *linguistic turn*), la biologie et la génétique, l'économie (avec la révolution informatique) – mais les combinatoires auxquelles ces sciences donnent lieu, dans « une diversité pratiquement illimitée »⁷.

- 11 N'est-ce pas ce développement qui fascine les transhumanistes ? Les courants divers qui composent le mouvement vont, en un spectre large, de la technophilie à l'écologie et à la défense des espèces menacées. Il s'agit à la fois de mettre fin aux séparations qui isolent l'homme du vivant et du cosmos, et de préparer ce même homme à la mutation que lui promettent les greffes de machines. Nanotechnologies, biotechnologies, informatique, sciences cognitives se rassemblent (NBIC) pour ouvrir des perspectives qu'on dira aussi bien élitistes que réparatrices⁸. Les critiques du transhumanisme sont, par force, tout aussi larges, dénonçant pêle-mêle une utopie grise et sans ressort, la

perspective d'un développement inégalitaire, la porte ouverte à la fabrication de monstres...

Carte de vœux

- 12 *Living longer, healthier, smarter and happier* : longue vie, santé, beauté, bonheur... Le slogan ressemble à des vœux de bonne année⁹. L'allure d'aimable souhait et de consensuelle évidence est à peine durcie dans la *Déclaration transhumaniste* en 7 points adoptée en 2002 par la World Transhumanist Association : « Nous envisageons la possibilité que l'être humain puisse subir des modifications telles que son rajeunissement, l'accroissement de son intelligence par des moyens biologiques ou artificiels, la capacité de moduler son propre état psychologique, l'abolition de la souffrance et l'exploration de l'univers » (point 1). « Nous souhaitons nous épanouir en transcendant nos limites biologiques actuelles » (point 4). « Il serait catastrophique que ces avantages potentiels ne se matérialisent pas à cause de la technophobie ou de prohibitions inutiles. Par ailleurs il serait tout aussi tragique que la vie intelligente disparaisse à la suite d'une catastrophe ou d'une guerre faisant appel à des technologies de pointe » (point 5). « Nous devons créer des forums où les gens pourront débattre en toute rationalité de ce qui devrait être fait ainsi que d'un ordre social où l'on puisse mettre en œuvre des décisions responsables » (point 6). « Le transhumanisme englobe de nombreux principes de l'humanisme moderne et prône le bien-être de tout ce qui éprouve des sentiments qu'ils proviennent d'un cerveau humain, artificiel, post-humain ou animal » (point 7)¹⁰.
- 13 C'est précisément le lien entre évidence et projets qui va nous retenir. L'évidence pourrait sembler être constituée par les « nombreux principes de l'humanisme moderne » que le transhumanisme est censé englober ; mais au-delà des principes, elle renvoie à l'existence et aux expériences fondamentales que nous faisons de ses limites, pour en annoncer l'abolition considérée comme unanimement souhaitée. Appartiennent à ces expériences la mort et la mortalité ; le dépérissement du monde ; les injustices observées ou subies ; l'absence de réconciliation.
- 14 Combattre les effets du vieillissement, maîtriser son processus et finalement l'annihiler : cet objectif est relayé chez certains idéologues par la suppression de la mort. Cela doit s'entendre d'un stade ultérieur – le post-humain – dont le support ne serait pas forcément un individu, mais un ensemble modulé de pièces renouvelables. Il ne s'agirait donc pas à proprement parler d'immortalité, comme si l'homme changeait de statut et se parait d'attributs divins. Cela concernerait plutôt un être hybride, résultat non plus d'une adaptation à des conditions de vie et d'environnement, mais d'une évolution voulue et programmée par des moyens biotechniques.
- 15 Le monde n'est pas éternel, il peut retomber en poussière : cette perspective, les transhumanistes ne l'écartent pas, pas plus qu'ils n'évacuent la possibilité d'une catastrophe nucléaire ou d'une guerre exterminatrice. Le recours aux technologies de pointe est donc considéré autant comme un risque que comme une chance. Mais ce n'est pas une raison, selon eux, pour en prohiber le développement. Tout se passe comme si la technique était l'indicateur d'un aboutissement humain auquel il serait impossible de renoncer sans se déjuger du destin promis.
- 16 Reste le problème politique et social – si le risque de guerre totale demeure une menace, et s'il faut convaincre aussi de la nécessité de poursuivre les avancées

technologiques. C'est le débat démocratique rationnel qui est proposé, de façon presque « naturelle », comme modèle d'orientation collective et de répartition des responsabilités. L'anthropologie politique évoquée tient en deux préalables : choix rationnel et action responsable. Les situations d'injustice ou résultant d'injustices ne sont pas mentionnées. Doit-on comprendre que le ressentiment est banni et que la tâche de chacun est de trouver son équilibre dans l'intériorité ?

- 17 L'ouverture finale est cosmo-sociale et techno-éco-logique : nature et artifice, humain et post-humain réunis au titre des sentiments de bien-être éprouvés par un cerveau. Les barrières élevées par l'humanisme historique par rapport au règne animal et au vivant en général, celles préventivement dressées face aux modifications génétiques, à l'utilisation sur l'homme des nanotechnologies ou des artefacts chimiques ou informatiques, etc. – toutes ces barrières sont levées par la grâce d'une fusion rassurante, à l'enseigne d'un bonheur général.

S'activer

- 18 Ce programme franchement technophilique n'a pas d'accentuation politique claire et si l'on veut y voir une utopie, ce sera une utopie bien mince, accotée qu'elle est d'une part sur des réalisations déjà disponibles, d'autre part sur la conscience réaliste de menaces effectives. Qu'est-ce qui ferait alors soupçonner les courants qui le portent d'hérésie par rapport à l'humanisme, même celui-ci réduit à un certain nombre de « principes de l'humanisme moderne » ? Il y a certes des partis-pris qui inquiètent. Ainsi le point 4 de la *Déclaration transhumaniste* commence ainsi : « Les transhumanistes prônent le droit moral de ceux qui le désirent, de se servir de la technologie pour accroître leurs capacités physiques, mentales ou reproductives ». Sous la forme condensée de ce droit moral réclamé on peut entendre tout ce qui aujourd'hui est sanctionné comme des dérives, depuis le dopage intellectuel ou sportif jusqu'aux manipulations génétiques. L'« homme augmenté » et le post-humain sont dans la même filière de revendication : on a l'impression qu'il faut d'abord s'en prendre, dans l'humain actuel, à ce qui est considéré comme sa dignité ou sa grandeur face à la souffrance et au malheur – le rabaisser donc, d'une certaine façon, rejeter les marques de sa précarité dans l'obsolescence – pour l'« augmenter » ensuite, le conduire à quelque chose de postérieur.
- 19 Mais c'est sur une face moins visible que nous dénoncerons le comportement transhumaniste comme une hérésie de l'humanisme. Revenons à ce qu'il propose ou oppose face aux grandes expériences existentielles : le « rajeunissement » au lieu de la vieillesse et de la mort ; la perspective de l'aboutissement du monde au lieu de sa fin ; le retour sur l'intériorité là où les injustices se perpétuent ; des propos rassurants alors que la réconciliation n'est pas même en vue. Sommes-nous devant une série de mensonges ? Même pas. Ce n'est pas le ciboire du Saint Graal que le transhumanisme élève aux yeux de chevaliers épris d'absolu, ce n'est pas, répétons-le, une utopie. C'est au contraire la reprise d'un sentiment de quotidienneté très banal, du vécu habituel à peine extrapolé hors de ses lieux d'exercice.
- 20 La vie qui ne vieillit pas, la vie sans mort ? Mais c'est celle en laquelle nous nous activons tous les jours. Elle est le mode d'existence coutumier du moi, qui n' imagine pas avoir jamais changé, ni changer encore. Telle est l'immortalité de l'identité, laquelle est requise comme cadre familial de nos occupations. Mérite-t-elle pour autant qu'on la

célèbre, cette éternité par habitude ? Or voici qu'on nous fait miroiter comme suprêmement désirable le prolongement indéfini de cette répétition à l'identique...

- 21 Il en va de même pour nos occupations, précisément. Elles ont besoin qu'on leur fixe un objectif, une utilité, un aboutissement. Le monde est à notre charge ? Il importe donc, non pas peut-être de savoir *quoi* faire avec lui, mais en tout cas de continuer de *faire* avec lui ce que nous avons entrepris. L'activité, c'est le sens. – Le monde doit-il finir ? Attelons-nous d'abord à *l'exploration de l'univers*.
- 22 La critique sociale est à peu près absente du programme présenté : c'est que nous demeurons au plan de l'individu. Celui-ci est sans doute coopératif au sein des équipes de recherche et relié de toutes les manières à d'autres équipes ; il reste cependant seul, replié sur son intérêt bien pesé sans projet solidaire de transformation. On est loin d'une perspective révolutionnaire ! En vain chercherait-on un idéal d'émancipation. Ou plutôt, c'est peut-être parce qu'on désespère de construire un monde plus juste, de « changer la vie », selon le slogan naguère emprunté à Rimbaud, que l'on se fie aux machines, à la technologie et aux manipulations de laboratoire.
- 23 L'étonnant, finalement, est que le programme présenté, justement parce qu'il suppose un énorme outillage technoscientifique, laisse augurer un projet coordonné qu'on ne trouve nulle part. Le mot d'ordre est : « Il faut expérimenter » ¹¹, ce qui vaut brevet scientifique – à condition qu'on n'oublie pas de prendre en compte les conditions de l'expérience ¹². Tout se passe comme si la multiplication des essais allait répondre d'elle-même à toutes sortes de questions qu'on n'avait pas forcément posées, ou pas de telle manière. Un programme sans intention est-il autre chose que le lancement d'une activité livrée au hasard ? C'est ainsi que les plus hauts développements technologiques ne nous préservent pas de réalisations absurdes ou effrayantes. Mais la confiance est censée régner, puisqu'il est entendu que prohiber l'expérimentation est de toute façon le pire.

Libérer la vie en l'homme

- 24 Agir comme si l'on avait l'éternité devant soi, persister dans l'activité entreprise, décider de ce qui est utile à travers un débat responsable, se fier à la méthode expérimentale : quoi de plus ordinaire dans nos comportements quotidiens ? Aurions-nous des reproches à faire à une méthode qui n'a rien à envier à celle de Descartes, qu'il s'agisse du savoir organisateur ou de la déontologie qui en sous-tend l'exercice ? Précisément, ce qui est de l'ordre de la tâche quotidienne est à distinguer de la vie, qui n'est pas seulement une tâche, et de la finalité qu'on lui découvre ou qu'on y cherche. Le transhumanisme décèle dans l'humanisme la passion pour l'entreprise et l'action qui s'y trouve en effet, et il l'érige en finalité – on pourrait dire, sans forcer les termes, en « fin dernière », en eschatologie.
- 25 L'hérésie gît là : dans le choix précipité qui conduit à faire des moyens du passage, du parcours qu'est l'activité, un état final. Ne pas finir devient la fin. D'où son évidence, puisqu'elle est notre quotidien : nous vivons parmi ces ressorts indéfiniment connectés que sont implants, transplants, tutelles, attelles, prothèses, alèses, injections, suggestions, contrôles..., et à la fois l'indéfinissable fatigue, la tristesse qu'elle dégage quand il n'y a pas d'autre but que de déléguer à la machine l'autorité sur les impulsions qu'on a voulues pour elle. Il fut un temps où l'on s'inquiétait des agissements des apprentis-sorciers, où l'on craignait que les productions de l'homme ne s'autonomisent

et ne finissent par se retourner contre lui. Suffit-il d'inverser les termes pour faire de peur désir ? Nous évoluons à l'ère des NBIC, sont-ce les NBIC qui auront sur nous le dernier mot ?

- 26 Si l'humanisme a cru devoir se méfier des machines, c'est parce qu'il a installé l'homme dans un splendide isolement où les artefacts jouent le rôle des fantômes. L'humanisme de la Renaissance, quant à lui, était prolifique et joyeux, il jouait avec les codes multiples dont les conflits religieux libéraient l'accès dans la culture. Mais il n'avait pas borné le regard au moi humain, réputé adulte et responsable, comme mesure de toutes choses. N'est-ce pas « l'humanisme de l'autre homme », comme s'exprimait Levinas, ou l'humanisme des autres mondes qu'il s'agit de retrouver ? Les finalités, c'est vrai, ne sont pas seulement des buts posés sur l'horizon ; elles entretiennent un rapport étroit avec le présent, qu'elles investissent en même temps qu'elles le dégagent de lui-même et de sa courte vue.
- 27 Les hérésies, dont l'Église n'a pas été avare en définitions, indiquaient par la négative les repères qu'il est important de préserver, les hérésies christologiques en particulier. Le poids véritable de l'existence est mesuré par une interprétation « juste » et équilibrée de la double nature humaine et divine du Christ. L'hérésie la plus courante, contrairement à ce qu'on aurait attendu, ne fut pas de considérer le Christ simplement comme un homme, mais comme d'abord Dieu, l'humanité étant soumise en lui à la divinité (monophysisme) ou constituant une pure apparence (docétisme). Considérer l'existence humaine voudra dire en effet refuser de la limiter au fini, comme de ne voir dans le fini qu'une apparence.
- 28 Ainsi la mort n'est pas une fin sans promesse, comme la tradition chrétienne au moins en témoigne¹³. La résurrection ne signifie pas un déni de la mort par quelque reviviscence, elle découvre dans la mort une dimension autre de la vie. Et la figure du monde peut bien être promise à dépérir et passer, elle invite à vivre au présent l'expérience de l'exode ou de l'exil, non moins que le détachement des biens et des honneurs. Enfin, l'activité elle-même est libérée de ses obligations pressantes, contemplation et célébration l'interrompent, lui donnent rythme et souffle. À la fois terrestre et céleste, l'existence humaine n'est destinée à s'arrêter ni à l'une ni à l'autre face – l'humaniste Pic de la Mirandole en faisait déjà l'aveu.
- 29 L'homme peut se faire bête, machine ou intellect : il est encore dans l'échelle des créatures. Mais qu'il ait à se considérer lui-même comme un être capable de choix, c'est une ouverture que le monde ne lui offre pas et qu'il recueille en grâce.

NOTES

13. « Crois-moi, on ne naît pas homme, on le devient. » – Le balancement de l'expression se trouve déjà chez Tertullien : *Fiunt, non nascuntur christiani*, « ils deviennent chrétiens, ils ne naissent pas tels » (*Apologeticum* XVIII, 4).

1. Voir G. HOTTOIS, J.-N. MISSA et L. PERBAL (DIR.), *L'Humain et ses préfixes. Une encyclopédie du transhumanisme et du posthumanisme*, Paris, Vrin, 2015.
2. Jean PIC DE LA MIRANDOLE, *Sur la dignité de l'homme* (1486), trad. fr. Yves Hersant, Paris, Éd. de l'Éclat, 2^e 1993 (consulté en ligne le 31 janvier 2016).
3. Jean-Paul SARTRE, *L'Existentialisme est un humanisme* (1946), Paris, Gallimard, « Folio essais », 2012, p. 29.
4. Gilles DELEUZE, « Sur la mort de l'homme et le surhomme », *Foucault*, Paris, Minuit, 1986, p. 138.
5. *Ibid.*, p. 139 et 140.
6. *Ibid.*, p. 140-141.
7. *Ibid.*, p. 140.
8. Ray KURZWEIL, célèbre auteur de *Serons-nous immortels ?* (trad. fr. Paris, Dunod, 2006), a ainsi créé une fondation pour le développement de technologies destinées aux personnes en situation de handicap.
9. Dans sa présentation, l'Association française transhumaniste fait correspondre à chaque terme du programme des technologies adaptées (un 5^e item ajouté concerne la prévention des risques). Voir le site *Technoprog* (consulté le 20 février 2016).
10. Voir *Transhumanist.org* (site consulté le 20 février 2016).
11. « Toute la science est en train de basculer dans le principe de l'expérimentation », écrit Yves CASEAU, « L'étrange humanité du transhumanisme », *Conférence n° 37*, automne 2013, p. 157.
12. Voir la fameuse confrontation entre Jean-Pierre CHANGEUX et Paul RICŒUR sur les neurosciences dans *Ce qui nous fait penser : La nature et la règle*, Paris, Odile Jacob, 1998.
13. Voir Theo BOER and Richard FISCHER (eds), *Human Enhancement. Scientific, Ethical and Theological Aspects from a European Perspective*, Strasbourg, Conference of European Churches, 2013, 302 p. ; Marc FEIX et Karsten LEHMKÜHLER (dir.), « Homme perfectible, homme augmenté ? », *Revue d'éthique et de théologie morale* n° 286, septembre 2015.

RÉSUMÉS

Le transhumanisme affirme englober un grand nombre de principes de l'humanisme moderne. C'est sur cette base qu'on peut dire qu'il est un courant humaniste hétérodoxe. L'article montre que les déclarations transhumanistes érigent l'activité technoscientifique en finalité, produisant par là une eschatologie de la permanence qui écrase la dimension existentielle de l'humanisme.

Transhumanism claims to embrace a great many principles of modern humanism. It's on this claim we rely when we affirm it as a heterodox humanist movement. This paper shows that transhumanist declarations elevate techno-scientific activity to an end in itself, thus producing an eschatology of permanence that flattens the existential dimension of humanism.

AUTEUR

RENÉ HEYER

René Heyer est professeur d'éthique et de théologie morale à la faculté de théologie catholique de l'Université de Strasbourg. Parmi ses publications récentes, une contribution au numéro thématique de la *Revue des sciences religieuses* d'octobre 2014 consacré à Jean-Luc Nancy et aux deux tomes de sa *Déconstruction du christianisme* : « La religion recomposée ».